

val, et, suivi de ses cavaliers, il franchissait le pont-levis et galopait vers le monastère; ses hommes d'armes, joyeux d'entrer en campagne, chantaient et lançaient mille lazzi sur les moines, dont ils se partageaient d'avance les trésors.

En effet, les dispositions qu'Ombert avait prises pour le siège de l'abbaye faisaient présager le succès de son entreprise. Le matin, trois cents hommes avaient été réunis, et cinquante d'entre eux, commandés par un des seigneurs qui relevaient du fief de Roche-Corbon, devaient se trouver sur la crête de la montagne qui dominait le monastère; les cent cinquante autres, conduits par le sire de Vernon, autre feudataire de la Roche-Corbon, avaient l'ordre de pénétrer par les hauteurs dans les jardins de Marmoutiers et d'enceindre ainsi l'abbaye tout entière du côté de Saint-Symphorien. Les murailles du monastère qui se trouvaient du côté de Roche-Corbon et l'entrée de Marmoutiers étaient les

endroits que le baron avait résolu d'attaquer en personne, et de cette manière les religieux, cernés de toutes parts, devaient infailliblement succomber. L'attaque était assez vive, assez prompte pour que l'abbé n'eût pas le temps d'appeler à son secours, et l'on devait apprendre le succès de l'audacieuse entreprise du baron avant même la nouvelle du siège du monastère. La réussite devait tout justifier.

Telles étaient les dispositions et les raisonnements d'Ombert, qui s'avancait rapidement vers le monastère en espérant que tout ce qu'il avait commandé pour le siège serait prêt. Il éprouva une véritable satisfaction lorsqu'en arrivant au chemin creux qui descendait au monastère il aperçut une troupe nombreuse de serfs qui conduisaient des échelles, des pierres, du bois, et tout ce qu'il avait ordonné d'apporter par l'organe de Roch le Gaucher.

A cette vue le baron, faisant sentir l'éperon à son cheval, se précipita avec impétuosité vers l'espèce de place qui se trouvait devant la porte du monastère et fut suivi de tous ses hommes d'armes. Cette troupe, enveloppée d'un tourbillon de poussière, fut aperçue par les assiégeants qui étaient déjà parvenus sur le sommet du rocher, et, du haut comme du bas de la montagne, il s'éleva un **cri de guerre** qui retentit dans l'enceinte du



monastère en y portant la terreur. Les moines avaient déjà fermé leurs portes; et, comme la troupe qui devait entourer le côté des jardins était aussi parvenue au pied des murailles, l'abbaye était tout à fait cernée, et les religieux, réunis chez l'abbé, attendaient en silence les ordres de leur vénérable chef.

Lorsque le vieux dom Luce vint annoncer que l'étendard de la Roche-Corbon flottait sur le haut du rocher, sur la place qui précédait l'entrée du monastère, et que l'heure de l'assaut était près de sonner, les moines tressaillirent et dom Guidon pâlit; mais l'abbé Hélias, se redressant encore, parut ne plus sentir le poids ni les glaces de l'âge; il jeta un regard calme sur tous les religieux comme pour leur reprocher leur terreur, et d'une voix ferme il leur dit: — Allez à la chapelle, il est l'heure de commencer notre office du matin; allez, mes frères, dom Guidon me remplacera; invoquez surtout le Seigneur pour le sire de Roche-Corbon; pour ce qui est de nous, que la sainte volonté de Dieu soit faite; il saura bien défendre, s'il le veut, ceux qui se sont dévoués à sa cause. Allez...

Dom Hélias, par un geste plein de puissance et de véritable grandeur, leur communiqua son courage et sa fierté; les moines sortirent silencieusement, se rendirent à la

chapelle; et au moment où les cris de guerre: *Roche-Corbon à la rescousse!* furent répétés par les échos du monastère, les cloches sonnèrent avec force, et les chants des religieux prosternés dans leurs stalles monterent vers le ciel.

Lorsque dom Hélias se trouva seul avec le frère Luce, sa figure quitta subitement l'expression de fierté qu'elle avait contractée et l'abbé, s'asseyant dans son vieux fauteuil, dit à dom Luce: — Mon frère, nous sommes en danger, et je ne sais jusqu'à quel point les deux seigneurs que nous avons ici voudront nous secourir; ils sont gens à trouver matière à divertissement dans ce siège.

— Non, non, répondit le frère avec un sourire sardonique, car j'imagine que ce sont eux qui nous auront attiré ce déluge de gens d'armes, et ils doivent être intéressés à sauver le monastère.

— Bien! reprit l'abbé, mais écoutez, mon frère, je ne me soucie pas

de dom Guidon se trouve souvent en rapport avec les étrangers et surtout dans la circonstance critique où nous sommes: c'est sur vous seul que je me repose, mon vieux et fidèle ministre, dit Hélias en souriant à Luce autant que sa figure froide et sévère lui permettait l'expression de la bienveillance. Allez les instruire de notre danger, tâchez qu'ils nous en délivrent, et une fois que nous aurons tout obtenu d'eux, que cela nous serve de leçon, et qu'à l'avenir on se souvienne à Marmoutiers qu'il est difficile et dangereux de recevoir souvent de pareils hôtes.

Le frère Luce s'inclina et fit quelques pas vers la porte.

— Il sera excommunié! s'écria l'abbé avec un peu plus de chaleur qu'il n'en faisait paraître ordinairement; jusqu'ici j'avais retenu la foudre, mais cette dernière attaque est trop publique, trop grave... Le malheureux! Son caractère audacieux et franc m'avait plu... Il sera abandonné de tous, même de femme, car elle a affaire à un **très grand ennemi** pour résister longtemps.

L'abbé, voyant le frère Luce, s'arrêta soudain, il prit un air presque sévère, et du doigt montra la porte au bénédictin, qui, s'inclinant avec respect, sortit et se dirigea vers les appartements des deux hôtes du monastère.

Pendant que ceci se passait dans l'intérieur